

Pascal Auberson

## LA FULGURANCE D'EXISTER

Il est un artiste au sens de Jacques Brel : « *quelqu'un qui a mal aux autres* ». C'est peut-être pour cette raison que très tôt il a dû devenir un créateur et vivre avec cette contradiction : Pascal Auberson a toujours eu peur d'être un chanteur *populaire* tout en aspirant *absolument* à le devenir. Sa trajectoire est ainsi paradoxale parce qu'elle est construite sur des carrefours qu'il choisit de prendre à l'envers du mouvement du monde. C'est certainement dans ce désaccord que réside son immense talent et l'extraordinaire puissance d'un art constamment à la recherche de l'humeur du monde.

L'art d'Auberson est trompeur. Sa musique est construite avec une apparente simplicité, une presque-candeur si touchante qu'elle fait *effectivement* de lui un chanteur. Du reste, ses références (in)conscientes sont évidentes, jusque dans sa manière de prononcer les mots. Il est un découvreur de quotidiens à l'image de Jacques Brel ou de Claude Nougaro. Mais dans le même temps, son art est celui d'un défricheur, d'un inventeur, d'un esprit constamment en alerte et pétri de curiosité. Très tôt, des spectacles de tous types (avec Jean-François Bovard, la compagnie Alias, Diane Decker, Piano Seven notamment) marquent chez lui un questionnement du monde du show-business. Il y trouve là vraisemblablement un terrain de liberté, un univers inconnu encore à construire. Là, il faut risquer sa peau, risquer son art et ses propres certitudes. Et Auberson se transforme, il devient cet être qu'il a toujours été : un grand prêtre du touche-à-tout. Du reste, depuis une année, muni d'une caméra GoPro, dans l'espace de son studio du flon, l'artiste invente quotidiennement des situations artistiques extraordinairement inventives, qu'il offre ensuite sur une plateforme numérique : l'humeur du monde. Il n'y a pas de routine dans la démarche d'Auberson, il y a un besoin vital d'expression. Pour lui, l'épreuve est nécessaire. Je me souviens de notre performance commune à 3 heures du matin dans la salle de musique de la ville lors des 25 heures de musiques (2005), je me souviens de son spectacle entièrement improvisé dans la salle Faller (*Deux percus et une bassine d'eau*), de ces moments hallucinants où tout doit être neuf, tout est fragile, tout est fulgurance, tout se modifie par le simple fait qu'existe un Autre que soi. Parce que c'est là que réside certainement l'infinie grandeur d'Auberson : il est un génie de l'instant. Pascal sur scène, c'est un animal à l'écoute du monde, c'est un artiste qui accepte de se laisser emmener par les circonstances. Soudain, le concert n'est plus un produit qui se consomme ou que l'on re-trouve, il se transforme en un véritable acte de société. Le voilà l'Homme : celui qui aime l'instant commun au plus profond de son existence au point de précariser la sienne propre.

Le second paradoxe est celui-ci : Auberson a mal au temps qui passe. Il y a un cri de douleur dans sa musique. Son langage reprend encore et encore des tournures harmoniques, des couleurs, des éléments rythmiques corporels, des thèmes qui ne le quittent pas, jusqu'à ces manières récurrentes de reprendre ironiquement (?) des gestes esthétiques des années 80. Dans une vidéo récente (*Swan song, 02.01.2015*), le matériau est simple, unique et efficace : une musique à l'allure disco, des gens qui marchent à l'envers, puis une jeune fille transformée en corps dansant par la reprise incessante d'une même séquence, le tout conférant une sensation singulière d'un temps qu'il ne faut pas laisser filer. Le temps qui passe est un des thèmes fondateurs de son œuvre. C'est peut-être pour cela que l'instant est si important et qu'Auberson est un homme de face-à-face. Ce n'est pas le disque qui a

fait l'artiste, ce sont les moments de rencontres directes : il a besoin de l'Autre, du semblable, du frère, parce que c'est à lui qu'il s'adresse directement, les yeux dans les siens. Je me souviens de son émotion face au chœur du Lycée Blaise-Cendrars chantant ses chansons écrites 20 ans plus tôt, de son besoin d'être entouré de jeunesse sur son bateau d'Ulysse ou, plus récemment, sur la scène de l'auditorium Stravinsky. La jeunesse, c'est la vie qui vient, c'est la vie pure et brute, sauvage et vierge, dangereuse et avide de tout. La jeunesse et ces épithètes, c'est lui, c'est tout ce qui fait l'Homme Auberson, tout ce dont sa musique déborde. Elle semble même éternelle chez lui : il est sur scène depuis plus de 40 années. Le génie, c'est aussi durer.

S'il est une chanson qui révèle la phénoménale énergie vitale de cet artiste d'aujourd'hui, c'est peut-être ce « merci » dans lequel il aligne dans une juxtaposition jubilatoire, au-dessus une sorte d'hymne qui nous semble connu de toute éternité, l'Histoire, la famille, le quotidien, la culture, les amis, les plaisirs, l'entier de ce qui fait la puissance d'une existence. Une œuvre post-moderne exultant d'un bonheur d'être là, une œuvre sans esthétique, sans défense d'un idéal, une œuvre parfaitement inclusive et dotée d'une virtuosité de simplicité qui défie toute analyse. Comme l'écriture de Ramuz, la musique de Pascal Auberson sent la terre, et de là, elle possède la force de préciser l'humeur du monde. Elle est assurément un espoir et une invitation à vivre les yeux grands ouverts.

François Cattin / 08.03.2015